



LES IDEES PEDAGOGIQUES

DE

GOETHE

T A B L E D E S M A T I E R E S

TABLES DES MATIERES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I Les Idées pédagogiques de Goethe et la critique allemande et française.....	28
CHAPITRE II La formation personnelle de Goethe...	51
CHAPITRE III Goethe et la pratique de la Pédagogie..	98
CHAPITRE IV Les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister	121
CHAPITRE V Les Années de Voyage de Wilhelm Meister..	163
CHAPITRE VI La Province Pédagogique	235
CHAPITRE VII L'Education des Filles	280
CHAPITRE VIII Le Climat pédagogique à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle	312
CHAPITRE ix Goethe Pédagogue	358
CHAPITRE X .Originalité et Actualité des Idées pédagogiques de Goethe	440
CONCLUSION	498
BIBLIOGRAPHIE	506
INDEX des NOMS PROPRES	511
INDEX des MATIERES	516
TABLE des MATIERES	520

C H A P I T R E I I

LA FORMATION PERSONNELLE DE GOETHE

- A) Goethe enfant et adolescent.
- B) Goethe étudiant.
- C) L'Autoéducation de Goethe.

A. GOETHE ENFANT ET ADOLESCENT

Tout homme restant marqué par l'éducation qu'il a reçue dans son enfance et son adolescence, il y a lieu d'examiner quelle a été l'éducation donnée au jeune Goethe et de rechercher si celle-ci reflétait les courants pédagogiques de l'époque. Or, Poésie et Vérité (Dichtung und Wahrheit) fournit, sur cette période, d'utiles renseignements.

Remarquons d'abord que Goethe n'a pas été le produit du système éducatif existant; jusqu'à son entrée à l'Université, il a échappé aux institutions scolaires en place. Aucun plan de formation systématique ne lui a été appliqué. Au contraire, il fut soumis à un véritable dilettantisme pédagogique éloigné de toute éducation méthodique. Sauf pendant une brève période, il ne fréquenta aucune école. Peut-on parler d'une éducation familiale organisée? Nullement. Le père de Goethe avait une nature "didactique" (lehrhafte Natur), il était soucieux de transmettre aux autres, ses connaissances et son goût artistique, et il donnait libre cours à sa passion pédagogique. Ayant acquis une charge honorifique suffisamment élevée pour lui interdire d'accepter, sans déroger, une fonction dans les affaires publiques, le "Conseiller impérial" consacrait son temps à ses collections d'art, et à l'éducation de son entourage familial. Il s'était efforcé d'instruire sa femme, la mère de Goethe, en lui donnant, lui-même, des cours d'écriture, d'italien, de chant et de piano. Aussi, n'envisageait-il pas de laisser ses enfants fréquenter les écoles publiques, et ce fut contraint par les travaux de réfection, exécutés à la demeure familiale, qu'il envoya le jeune Goethe et sa sœur, à l'"öffentliche Schule", pour fort peu de temps d'ailleurs.

Une telle éducation aurait été, en effet, contraire à l'esprit de caste d'une famille qui se voulait patri-

cienne et ne pouvait se résoudre à abandonner ses enfants, jusque là protégés par l'isolement, à une "masse de jeunes êtres grossiers. Le père de Goethe appliquait, avec quelques décennies d'avance, le principe de Rousseau, isoler l'enfant, sinon de la société pourrie, du moins de certains de ses membres. Goethe a toujours conservé une sorte de hantise, de son bref passage à l'école publique. Pour lui, c'était livrer, à des créatures grossières, des enfants jusqu'alors isolés à la maison, élevés avec pureté et noblesse, bien que sévèrement; on les obligeait à supporter, sans préparation, des contacts vulgaires, communs, mauvais et bas, car ils manquaient d'armes et de moyens pour se défendre (P.etV. Livre I, p.17).

Aussi Goethe et sa sœur revinrent-ils, rapidement à la maison, pour y poursuivre leur instruction. Malgré son peu de durée, son passage à l'école publique a fortement impressionné le jeune Goethe, et c'est à plusieurs reprises que, dans Poésie et Vérité, Goethe insiste sur les inconvénients de l'enseignement officiel. Pour lui, l'enfant bien élevé, mis au contact d'enfants rustres, s'y trouvait dans une situation pénible. Il était écrasé, entre l'état de nature (Naturzustand) et la civilisation, ce qui ne pouvait conduire qu'à un comportement d'hypocrite ou de révolté, (entweder tückisch oder gewaltsam aufbrausend-1,2).

Certes, Goethe enfant retrouvait, chez lui, une toute autre atmosphère qu'à l'école. Dans la maison de famille, rien de vulgaire ne frappait ses yeux. Son père, amateur éclairé, s'était constitué un intérieur orné d'objets d'art, de gravures italiennes, qu'il collectionnait avec amour et commentait avec compétence. C'est cet environnement favorable qui développa, de bonne heure, chez Goethe, un vif penchant pour tout ce qui venait de l'Antiquité, voire simplement pour tout ce qui était ancien (eine gewisse Neigung zum Altertümlichen). Milieu cultivé, peut être un peu replié sur lui-même, pour ce qui concerne le

conseiller Goethe, plus ouvert au monde pour son fils, qui, espiègle comme tout enfant de son âge, fut un jour capable de jeter par la fenêtre, toute une série d'assiettes, à la seule fin de susciter l'admiration des petits voyous du quartier.

Il est donc possible d'affirmer que Goethe, enfant, n'a pratiqué en pas comme le système scolaire de l'époque et a ignoré le courant pédagogique, qui, alors commençait à s'intéresser à l'instruction du peuple.

Cultivé dans le domaine de la littérature, en particulier italiénisant distingué, le père de Goethe voulait s'intéresser également aux sciences. A sa galerie d'objets d'art, il avait ajouté une collection de sciences naturelles conformément, d'ailleurs, à la mode de l'époque, où tout château se devait d'avoir un cabinet de sciences physiques et naturelles.

Goethe trouvait donc, chez lui, toute la "documentation" nécessaire, pour employer un terme moderne, toute l'"infrastructure" utile à une éducation soignée, aussi littéraire que scientifique, mais qui aurait pu le couper de la vie réelle, en le maintenant dans un cercle assez fermé. Heureusement, le jeune Goethe, intéressé profondément par tous les aspects de la société de son temps, a toujours participé activement à la vie de la cité. il aimait tout particulièrement les foires, ^{qui} fort importantes à Francfort, et qui pour lui, représentaient à la fois tout ce que les habitants des différentes parties du monde produisaient et ce dont ils avaient besoin. Goethe, adulte, se penchant sur ses impressions de jeunesse, remarquera le caractère éducatif de la foire et introduira cette manifestation de l'activité humaine, dans la Province Pédagogique.

Méprisant les écoles officielles, le père de Goethe se chargea, personnellement, de l'éducation de son fils, comme l'avait fait le père de Montaigne. Malheureu-

sement, il ne réussit guère à rendre son enseignement agréable, et Goethe en garde un médiocre souvenir. Conscient de son insuffisance dans certaines disciplines, le Conseiller fit donner des leçons particulières à ses enfants par quelques professeurs. Mais, même dans les domaines, où ses connaissances étaient largement suffisantes, le père de Goethe manquait de méthode, n'était pas, de toute évidence un professionnel de l'enseignement. Aussi Goethe affirmera-t-il plus tard, avoir été soumis à un véritable "dilettantisme pédagogique" (ein pädagogischer Dilettantismus), source de nombreux inconvénients. A la suite de cette expérience personnelle, Goethe demeurera persuadé qu'on ne s'impose pas éducateur, même si l'on croit avoir l'amour de la pédagogie. A plusieurs reprises, dans le Wilhelm Meister, il reviendra sur ce point, et le héros du roman placera son fils dans un établissement spécialisé, géré par des pédagogues de profession.

C'est en se rappelant son enfance, que Goethe fera dire à Jarno, que les pères, contrairement à ce qu'ils pensent souvent, sont inaptes à instruire leurs enfants. Ils doivent s'effacer devant les gens de métier, les techniciens de la pédagogie pratique.. Il ne suffit pas, en effet, de posséder des connaissances, pour être apte à les transmettre. La solution, consistant à avoir recours à des professeurs extérieurs s'étant avérée par trop onéreuse, quelques familles patriciennes s'unirent pour faire face à la dépense, et organisèrent une sorte d'école privée, sous la direction d'un enseignant. Malheureusement, les résultats ne furent guère encourageants. L'indiscipline des élèves vint rapidement à bout de l'incompétence du jeune précepteur recruté. Anarchie et improvisation caractérisent l'enseignement que reçut le jeune Goethe, comme ses camarades.

Une dernière tentative fut faite pour conduire les élèves à un niveau convenable, au moins en français, par la pratique de la langue. Le Conseiller fit mettre, à la tête de cette "Fession", son propre secrétaire, qui parlait

notre langue avec aisance. A l'enseignement du français, le père de Goethe envisagea d'adjoindre un cours de latin, puis un cours de grec. Inventant déjà notre système d'échanges linguistiques, il fit venir de jeunes Anglais et de jeunes Français qui pouvaient se perfectionner en allemand en enseignant leur propre langue. Le "secrétaire-professeur de français", entraîné par cet enthousiasme pédagogique, se mit consciencieusement à apprendre le piano, pour pouvoir, à son tour, l'enseigner à ses élèves, donnant ainsi "l'exemple aux jeunes générations". Par là, il faisait sienne la maxime du père de Goethe, selon laquelle, "on ne pouvait encourager et stimuler la jeunesse, que lorsque, à un certain âge, on se déclarait, à nouveau, élève, et que, compensant l'affaiblissement des possibilités d'acquisition dû à l'âge, par le zèle et l'application on parvenait à dépasser les jeunes plus favorisés par la nature" (P.etV. I,4,p.120).

Il semble, qu'en l'absence d'un système cohérent d'éducation, et parce qu'il ressentait, inconsciemment, les lacunes de la solution bâtarde adoptée, le père de Goethe ait été à l'affût de toute innovation dans le domaine pédagogique, et ait été toujours disposé à l'adopter, qu'elle fût sérieuse ou relevât du pur charlatanisme. Un professeur original se fait-il fort d'enseigner la langue anglaise en quatre semaines, à un élève "non absolument dénué de don pour les langues" et de le conduire à un niveau lui permettant de poursuivre seul, et voici, aussitôt, Goethe et sa soeur, inscrits à ce cours. Ils furent, d'ailleurs, chose curieuse, satisfaits des résultats obtenus par cette étrange méthode.

Plongé dans ce bain pédagogique, le jeune Goethe invente lui-même une méthode d'enseignement des langues vivantes. Il lui vint à l'idée de régler le problème de l'apprentissage simultané de différentes langues, par la rédaction d'un roman dans lequel six ou sept frères et soeurs,

éloignés les uns des autres, et répartis à la surface du globe s'écriraient, pour se donner leurs impressions, l'un en allemand, un autre en latin avec quelques phrases de grec, un en anglais, un en français.. et selon leurs études ou leurs professions. Ils se donneraient, en même temps, des renseignements sur leur pays de résidence, instituant, par là, un cours indirect, de géographie. Un des frères devant écrire en yiddisch, Goethe se trouve conduit à entreprendre l'étude de l'hébreu, en prenant des leçons chez le recteur Albrecht. Ce recteur est le seul personnage de l'enseignement, disons secondaire, cité par Goethe, et dont il fasse l'éloge, soulignant sa bonne réputation, et sa compétence, malgré son grand âge.

Le secrétaire-professeur de langues et de piano ne pouvant, malgré son zèle pédagogique, tout enseigner Goethe nous présente les professeurs qui venaient compléter l'enseignement de cet étrange institution. Goethe se le rappelle sous un jour défavorable, soit qu'ils ne sachent pas imposer un minimum de discipline, soit qu'ils soient franchement paresseux. "Les leçons particulières étaient de plus en plus nombreuses et je les partageais avec des enfants voisins. Cet enseignement commun ne me profitait pas: des maîtres suivaient leur paresseuse routine et les grossièretés, voire parfois la méchanceté de mes camarades, créaient le désordre, la contrariété dans ces heures misérables" (P. et V. I, 1, p. 33 et 34). Notons que, même à l'intérieur de ce cercle d'élèves choisis, Goethe, comme à l'école publique, a une réelle répulsion devant des camarades grossiers ou brutaux.

Une place à part est à faire aux langues vivantes, dans l'éducation du jeune Goethe. Celui-ci a toujours porté un vif intérêt aux langues mortes ou vivantes. Il fit, en français, de remarquables progrès, non par l'étude de la grammaire, mais par la pratique de la langue, les enseignements du professeur étant doublés par les

rapports de Goethe avec l'occupation militaire française à Francfort. Certes, cette pratique du français n'aurait pas suffi, si Goethe n'avait été doué, de naissance, pour les langues. "Là me servit mon don inné des langues, qui me faisait saisir avec facilité le rythme et la sonorité d'une langue, son mouvement, son accent, sa tonalité et toutes ses particularités." (F.etV.I,3,p.90). Mettant à profit ses possibilités, Goethe apprend à la fois la langue vulgaire (avec les valets et sentinelles du comte de Tournenc) et la langue classique au théâtre français. Il en résultera une connaissance un peu "habit d'Arlequin" qui lui causera quelques déboires, lorsqu'il découvrira, à Strasbourg, les insuffisances de sa maîtrise du français.

L'étude des langues mortes paraît, à Goethe, être d'un intérêt capital. L'importance des langues anciennes a toujours été, pour lui, dit-il, une certitude toujours renouvelée. S'il n'est pas allé très loin dans l'étude de l'hébreu et du grec, la connaissance du latin lui paraît, par contre, capitale, et il lisait cette langue couramment: le latin permet, en effet, d'apprécier les œuvres originales, composées dans cette langue, au cours de l'Antiquité, mais également, de connaître les acquisitions de tous les temps et l'œuvre des plus grands savants. Il n'y a pas, pour Goethe, de réelle culture, de savoir encyclopédique, sans une connaissance poussée du latin.

En dehors de l'enseignement paternel et des leçons particulières, Goethe se cultive lui-même, en lisant les ouvrages de la riche bibliothèque paternelle. Il en tire ses premières notions de science et de poésie? Lorsque, beaucoup plus tard, en 1793, à la mort de son père, il rendit visite à sa mère, il décida, sans regret semble-t-il, et en accord avec celle-ci, de vendre les vingt mille livres de la bibliothèque aux enchères. Etrange comportement. Il reprochera, par contre, à sa mère, de s'être débarrassée des tableaux que son père avait rassemblés, en particulier, des œuvres de contemporains, sans lui avoir demandé son avis.

Goethe, enfant, lisait des ouvrages pour adultes, car il n'existait, pour ainsi dire, pas de livres écrits spécifiquement pour les enfants, à cette époque. Deux ouvrages, toutefois, lui ont laissé un souvenir agréable, le Télémaque de Fénelon et le Robinson Crusoé, dont Rousseau recommandait, lui-aussi, la lecture. Goethe déclare que le Télémaque, eut, sur lui, une action douce et bienfaisante.

Il aurait semblé normal que l'étude de l'Allemand, langue maternelle, passât avant celle du Français. Or, chose curieuse, nous ne trouvons pas trace d'une étude systématique de la langue allemande. Goethe se borne à indiquer le dégoût que lui inspirait la grammaire; elle lui déplaisait foncièrement, car il ne voyait en elle, qu'un code arbitraire; les règles lui semblaient ridicules, puisque contredites par tant d'exceptions, qu'il fallait apprendre, en plus. Sans doute estimait-il que l'acquisition de la langue maternelle se fait automatiquement par le fait que l'enfant baigne dans le milieu linguistique et que "le pays natal est le meilleur enseignant" (die Heimat ist die beste Lehrerin). Goethe montrait le même dédain de la grammaire pour l'étude de l'Allemand, de l'Anglais, du Français et du Latin, rejetant règles et concepts, pour s'en tenir à l'usage (so hatte ich denn das Lateinische gelernt, wie da Deutsche, das Französische, nur aus dem Gebrauch, ohne Regelung, ohne Begriff-P.etV.I,6,239). Il ajoute que quiconque connaît l'état de l'enseignement à l'époque, ne trouvera pas étrange qu'il passe par-dessus la grammaire.

Tout en poursuivant sa formation littéraire et artistique (il prenait des leçons de dessin, de musique, de piano en particulier), le jeune Goethe s'est toujours intéressé tout spécialement aux sciences de la nature. Il note, que depuis sa plus tendre enfance, il ressentait un élan de curiosité en face des choses de la nature. Si parfois les enfants, après avoir, un certain temps, joué

avec des objets, les avoir manipulés, finissent par les mettre en pièces, les disloquent, les mettent en lambeaux, il ne s'agit pas d'une disposition innée à la cruauté, comme certains le pensent. En réalité, c'est par là que se développent, la curiosité, le désir d'apprendre ce qui compose les objets, de mettre à jour ce qu'ils renferment. Aussi Goethe, comme beaucoup de jeunes garçons arrache les pétales des fleurs et les plumes des oiseaux. Mais un intérêt scientifique se fait jour rapidement chez lui: il s'intéresse à la pierre d'aimant, observe une machine électrique primitive, participe, sans enthousiasme d'ailleurs, à l'élevage des vers à soie, nouvelle lubie de son père.

Si la formation intellectuelle et artistique de Goethe fut conduite sans plan réel d'études, sans respect d'un programme ni d'une progression systématique, avec la seule consolation, pour l'élève, qu'il était, malgré tout mieux chez lui qu'à l'école, la formation morale et religieuse de l'enfant fut, par contre, conduite plus systématiquement et de manière plus orthodoxe, sinon plus profitable. Mais l'enseignement religieux, dispensé alors, était l'enseignement officiel du catéchisme, débouchant sur une morale aride que n'enrichissait pas l'esprit. Il ne satisfaisait ni l'âme, ni le cœur. Aussi, apparaissent, à cette époque, de nombreuses déviations du protestantisme officiel. Le "piétisme" en est un exemple des plus frappants et d'une importance capitale pour la formation de Goethe, car, il entra, enfant, en contact avec cette formation religieuse. On sait qu'il reviendra sur cette influence du "piétisme", en consacrant à Mlle de Klettenberg, le personnage de la "Belle Ame", dans le Wilhelm Meister.

Troublé par des formes divergeantes du protestantisme, le jeune Goethe en arrive à concevoir Dieu, comme un Dieu de la Nature; et à se rapprocher de lui, résumant le dogme au premier article de foi; Le vrai Dieu est

pour lui, celui qui est en liaison immédiate avec la Nature (in unmittelbarer Verbindung mit der Natur), qui reconnaît, en elle, son oeuvre et l'aime. Les productions de la Nature ne sont que la représentation du monde en symboles (Naturprodukte sollten die Welt im Gleichnis vorstellen_F.etV. I,1,44).

Si les cours d'instruction religieuse n'ont pas apporté d'enrichissement à Goethe, la lecture et l'étude de la Bible ont eu, par contre, une importance de premier plan pour sa formation. Il y trouvait un refuge, un point fixe dans son éducation décousue et sa vie agitée. Lorsque son esprit et son imagination risquaient de sombrer dans le confus des contes, des fables, de l'histoire, de la mythologie, de la religion, Goethe trouvait, dit-il, un refuge calme dans ces régions du Proche-Orient. Il se plongeait dans les premiers livres de Moïse, et trouvait, au milieu de ces peuples dispersés de pasteurs, et la plus grande solitude et la plus grande société. Il va jusqu'à composer un poème épique sur la Bible (ein bibli-sches, prosaisch-episches Gedicht). Le rôle formateur de l'Ancien Testament sera considéré comme capital, dans l'éducation donnée par la Province Pédagogique.

A côté de l'éducation intellectuelle, morale et religieuse, l'éducation physique n'est pas négligée. Goethe pratique le sport. Il apprend l'escrime (il y avait, alors, deux écoles rivales à Francfort) sans résultats remarquables, l'équitation qui ne lui plut pas particulièrement, car il se voyait toujours attribué le plus mauvais cheval du manège. C'est à propos de l'apprentissage de l'équitation, que Goethe formule, dans Poésie et Vérité, une remarque pédagogique sur l'enseignement sans peine: "Il arrive souvent que le début d'un art nous soit enseigné d'une manière pénible et décourageante." Goethe rejette cet enseignement rébarbatif et édicte en principe pédagogique, que tout doit être présenté à la jeunesse d'une ma-

ière légère, agréable, confortable, même si, de là, découlent, à nouveau, difficultés et désavantages.

On peut se demander si cette éducation, au sein de la maison, même compensée, en partie, par de fréquents contacts avec la vie active (fréquentation d'artisans, visites des foires, assiduité au théâtre), a été favorable à Goethe; on ne peut l'affirmer. Le zèle déployé par le Conseiller, qui allait jusqu'à doubler le nombre des leçons particulières, pour faire rattraper à son fils, qui avait été malade, le temps perdu, ne pouvait compenser l'absence d'un enseignement régulier donné par des professionnels. Nous avons vu que Goethe avait souligné, par la bouche de Jarno l'erreur commise par les pères persuadés de leurs aptitudes pédagogiques.

Goethe a donc connu deux systèmes pédagogiques opposés; l'école publique, pendant un temps relativement court, et un enseignement privé, donné à domicile, sans plan d'ensemble et un peu "au petit bonheur". Sans doute est-ce ce manque de formation planifiée qui a conduit Goethe adulte à réclamer une éducation systématique de la jeunesse, dont il donnera une esquisse dans sa Province Pédagogique. S'il rejetait les écoles publiques, telles qu'il les avait connues, c'est parce qu'elles mêlaient des enfants de milieux sociaux très différents, mais, également, parce qu'elles rejetaient ce qui, pour Goethe, est un des principes de base de toute saine pédagogie: l'enseignement dans la joie, la joie étant la mère de toutes les vertus (Fröhlichkeit ist die Mutter aller Tugenden). Pour lui, l'éducation doit être sereine (heitere Bildung). Goethe a, toutefois, eu tort de généraliser le modèle d'école publique qu'il avait fréquenté, et d'ignorer les efforts de rénovation qui se développaient, en Allemagne et en Suisse, à son époque.

On ne peut, nous l'avons vu, affirmer que l'éducation donnée à Goethe enfant, lui ait été réellement fa-

vorable. Gottmilf Löschin écrit dans son Histoire de la formation de Goethe et de Schiller (Mitteilungen aus der Bildungsgeschichte Goethes und Schillers-Danzig, 1859) qu'il n'aurait peut être pas été sans profit, pour le jeune garçon d'être, pendant un certain temps, soumis au processus éducatif rigide d'une école publique (es wäre vielleicht nicht unheilsam für den Knaben gewesen, wenn er eine Zeit lang an den strengen und festen Bildungsgang einer öffentlichen Schule gebunden worden wäre - p.12). Goethe n'a pas connu, à la différence de Schiller, l'habitude d'un long travail méthodique et suivi. Il conservera toujours un mépris d'aristocrate, pour les écoles officielles.

Si, malgré ses intentions pédagogiques et ses louables efforts, le père de Goethe n'eut guère d'influence sur son fils, le rôle de sa mère fut nettement plus important, et, de ce fait, il est vraisemblable que Goethe a manqué d'une réelle influence virile, qui aurait pu contrebalancer celle de sa mère, de sa soeur, de Mlle de Klettenberg. Si, plus tard, il deviendra un défenseur de l'ordre, de la domination de soi-même, un partisan de l'autorité dans l'éducation, s'il soulignera, dans la Province Pédagogique, la nécessité d'une méthode pédagogique éprouvée, , peut-être faut-il voir, dans cette attitude, une réaction naturelle contre le laisser-aller, qu'il avait connu, dans sa propre éducation, étant enfant et adolescent.

Si l'on examine de plus près, l'attitude de Goethe, en face des systèmes scolaires de son temps, on constate qu'il ne se borne pas à reprocher aux écoles publiques leur clientèle d'élèves grossiers, leurs maîtres trop brutaux, il trouve l'enseignement qui y est donné, non seulement dépourvu de joie, mais trop verbal, trop porté à négliger la chose au profit du mot. Aussi Götz von Berlichingen est-il le porte parole de Goethe, lorsqu'il reprend cette même critique, après avoir entendu son fils Karl, réciter, par coeur, sa leçon de géographie "Ce n'est

pas là, ce que je te demande, moi, je connaissais déjà tous les chemins, les sentiers, les gués de la rivière, que je ne savais pas seulement le nom du château ni du village (Götz von Berlichingen-Acte I).

Cette opposition au verbalisme de l'enseignement de l'époque, n'est pas propre à Goethe Elle se retrouve chez de nombreux pédagogues réformateurs, chez Salzmann en particulier, désireux de mener de front l'étude des choses et des mots, chez Pestalozzi, pour qui toute connaissance vient des sens et, bien entendu, chez Rousseau, exigeant de ne jamais substituer le signe à la chose signifiée. Les paroles de Götz à son fils, ^{soutient} d'ailleurs, directement de l'Emile: "En quelque étude que ce puisse être sans l'idée des choses représentées, les signes représentant ne sont rien. On borne toujours l'enfant à ces signes, sans jamais pouvoir lui faire comprendre aucune des choses qu'ils représentent, ou, pensant lui apprendre la description de la terre, on ne lui apprend qu'à connaître des cartes.. On lui apprend des noms de villes, de pays, de rivières qu'il ne conçoit pas exister ailleurs que sur le papier où on les lui montre.... Je pose en fait, qu'après deux ans de sphère et de cosmographie, il n'y a pas un seul enfant de dix ans qui, sur les règles qu'on lui a données, eût se conduire de Paris à Saint Denis. Je pose en fait qu'il n'y en a pas un seul qui, sur un plan du jardin de son père, fût en état d'en suivre les détours sans s'égarer."(Emile II, p.106). Rousseau revient sur cette notion, au Livre III, en parlant d'Emile: "ses deux points de géographie seront la ville où il demeure, la maison de campagne de son père, ensuite les lieux intermédiaires, ensuite les rivières du voisinage, enfin l'aspect du soleil et la manière de s'orienter"(p.190).

Ce contact avec le réel, que réclamait Rousseau, Goethe n'en a, certes, pas été privé. Non soumis aux horaires stricts d'une école, il savait s'échapper hors de la maison paternelle. A dix ans, il errait dans les coulisses

du théâtre français, organisé par les troupes d'occupations pendant la guerre de Sept Ans. Ces visites développaient, en lui, ce goût du théâtre qu'il nourrissait depuis qu'il avait reçu de sa grand'mère, en cadeau de Noël, un théâtre de marionnettes. Ce jouet a fortement marqué son enfance et il consacra, aux marionnettes, de longs passages des Années d'Apprentissage. A la Noël de 1880, il offrit, à son tour, un tel théâtre, à son fils Auguste.

En parcourant la ville de Francfort, Goethe développe son goût pour la diversité et le naturel de tout ce qui est humain. Il se sent, dit-il, renvoyé d'un spectacle à l'autre, allant d'un objet d'intérêt, à une source d'émerveillement (P.etV. I,4;p.150/151). Il assiste à des incendies, est au courant d'affaires de meurtres d'exécutions capitales, de destruction, par voie de justice de livres condamnés au feu (ce qui, remarque Goethe, fait de la réclame à leurs auteurs). Il visite le quartier juif de Francfort, fréquente l'école juive, assiste à des circoncisions, à des mariages, partout il est bien accueilli, car il est, il ne faut pas l'oublier, le petit-fils du maire de la ville. Il visite des ateliers, s'entretient avec les artisans, apprend des recettes de métiers, connaît les conditions d'existence du peuple, ses joies, ses peines, ce qui lui arrive de pénible ou d'agréable (P.etV.I,4,p.151). Il fréquente les orfèvres, visite une usine de toile ciée, s'intéresse aux soins à donner à la vigne.

A la suite de toutes ces expériences sur le terrain, se développe, peu à peu, en Goethe, un sens social au contact de cette classe intermédiaire, entre le bas peuple et l'aristocratie. Il prend conscience d'une certaine égalité de valeur, sinon des hommes, du moins des conditions humaines. Il n'en demeure pas moins, cependant le petit-fils du maire, et, si cette situation lui dévoile

les dessous de l'administration municipale et lui sert de sauf-conduit pour pénétrer où il veut, elle le confirme aussi dans le sentiment d'appartenir à une caste. il est curieux du mode de vie des autres classes de la société, mais il ne les fréquente que pour les observer, en naturaliste pour ainsi dire, sans se mêler réellement à elles : sa propre nature, son éducation élitiste, son milieu assez fermé, ses habitudes patriciennes, le tiennent éloigné de toute vulgarité, et, s'il entre, assez fréquemment et volontiers en contact avec les classes populaires inférieures à la sienne, en particulier avec les artisans, il ne se laisse jamais aller à une réelle intimité.

Il n'en demeure pas moins que de telles relations furent enrichissantes pour le jeune adolescent, elles ont élargi le cercle de ses connaissances au-delà du milieu assez étroit dans lequel se confinait volontairement son père. Parmi ces expériences sociologiques, Goethe fut conduit à faire la connaissance de personnalités enseignantes ; les entretiens qu'il eut avec elles ne furent pas sans importance, et chacune d'elles eut une influence sur lui, pendant ses années universitaires à Leipzig et à Strasbourg.

Par ses contacts variés avec la vie, Goethe finit par acquérir le sens profond de l'unité du monde. S'il y a une hiérarchie sociale, et il apprécie de faire partie de l'élite et de la classe dirigeante, il prend conscience du fait que les hommes participent, chacun à sa place, à une même oeuvre collective. Sans doute n'avait-il pas conscience, enfant, de cette conception unitaire de la société, mais il la soulignera dans "Poésie et Vérité" il en tirera une application, au plan de l'organisation politique, ce sera la société des Migrants, dans les Années de Voyage de Wilhelm Meister, type de communauté idéale selon Goethe.

De ces diverses expériences, le jeune Goethe ressentait un certain dégoût de la chose publique. "Comme petit-fils du maire, les défauts secrets de cette République ne m'étaient pas demeurés inconnus, et d'autant moins que les enfants ressentent un étonnement tout spécial et sont initiés à faire des enquêtes soigneuses, aussitôt qu'ils commencent à juger suspect, ce qu'ils ont, jusque là honoré sans réserve". Il suivait, déjà, spontanément les principes énoncés à la même époque par Rousseau, dans l'Emile (paru en 1752, quand Goethe avait treize ans) "Votre plus grand soin doit être d'écarter de l'esprit de votre élève, toutes les notions de relations sociales qui ne sont pas à sa portée, mais quand l'enchaînement des circonstances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de les lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute son attention vers l'industrie et les arts mécaniques qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'ateliers en ateliers, ne souffrez jamais qu'il voie aucun travail, sans mettre lui-même la main à l'oeuvre (Emile III, p.212).

Goethe ne va pas si loin et garde ses distances il fut un temps, à l'Université, où, repoussant l'idée d'une carrière juridique et administrative, il avait songé à se tourner vers l'étude des langues et la culture classique, l'étude de l'Antiquité et de l'histoire (P. et V. II, 6, p.240). Mais, à travers ses études, Goethe montre déjà un goût marqué pour la pédagogie, penchant qui ne le quittera jamais. Il envisage même, alors, de faire carrière dans l'enseignement, et de devenir Professeur de Faculté, profession qui lui permettrait à la fois de se cultiver lui-même, et de contribuer à la culture des autres. Le besoin de former autrui, de lui transmettre son acquis propre, de le diriger dans la vie, de participer à son épanouissement, cette aspiration pédagogique fondamentale, héritée, peut être, de son père,

mais nettement plus élevée et élargie, Goethe en fera le fond même de sa pensée et lui consacra son Wilhelm Meister et, en partie, les Affinités Electives. Qu'allait devenir cette intention pédagogique, au contact de l'Université ?

Avant d'examiner comment Goethe a ressenti l'enseignement supérieur donné dans les Universités, lorsqu'il était étudiant, efforçons nous de dégager les grands traits de son attitude, en face de l'enseignement, que par commodité nous appellerons primaire et secondaire, enseignement qu'il n'a pratiquement pas connu personnellement, comme nous venons de le voir.

En dehors de quelques lignes sur le Recteur Albrecht, qui lui enseignait, en leçons particulières, l'hébreu, et d'une allusion à une distribution de prix à laquelle il eut l'occasion d'assister (Translokation nach öffentlichem Examen), Goethe ne dit rien de l'enseignement secondaire à l'époque de sa jeunesse. Quant au primaire, il n'en parle que pour en faire la caricature, présentant l'école publique comme un bain pour les enfants de la bourgeoisie, et sa pédagogie comme sans valeur, par suite de la tristesse qu'elle impose, de son verbalisme et de son manque de sens concret.

Or, de grandes transformations de l'enseignement étaient en cours à cette époque, et depuis 1763, date de son Règlement Scolaire, la Prusse donnait le ton, par une solide organisation de l'instruction publique. Il en était de même, dans les pays catholiques comme l'Autriche, et l'on peut dire qu'alors, presque tous les Etats faisaient un effort remarquable, pour doter leur enseignement de maîtres valables, ce qui se traduisait par l'ouverture de nombreux cours normaux d'instituteurs. A partir du milieu du XVIIIème siècle, on assistait, dans tous les pays, et particulièrement dans les pays réformés, à un développement

général de l'enseignement. L'"Aufklärung" avait reconnu la nécessité d'une école qui donnât une instruction supérieure à celle de l'ancienne "Volksschule", tout en se séparant de l'école latine. On ressentait l'utilité d'une école qui satisfait aux besoins de la bourgeoisie, d'où la création, en 1747, de la première "Realschule" à Berlin. Rappelons qu'aux "écoles latines" correspondaient, dans les pays catholiques, les "Collèges" des Jésuites.

Goethe, lorsqu'il entreprit le récit de ses souvenirs d'enfance, ne semble pas avoir tenu compte des établissements existants, ni des réformes en cours à cette époque, et dont il ne pouvait pas, ne pas avoir eu connaissance, même s'il avait été éduqué dans sa famille. Certes, l'enseignement donné alors n'était point parfait, et Kant pouvait écrire: "Il ne manque pas d'Établissements d'Education, mais la plupart sont mauvais, parce qu'on y travaille contre la nature... et qu'on suit, servilement, la routine des siècles grossiers et ignorants...il faut que les écoles soient entièrement reconstituées." (Königsberger Gelehrte une Politische Zeitung-n° 25-1777).

Aucune allusion n'est faite par Goethe à cette fermentation pédagogique de l'époque, en dehors d'une critique superficielle de la spécialisation, donnée trop tôt dans les collèges. Pour Goethe on a eu tort de pousser trop loin l'étude de certaines matières et de privilégier, dans les horaires, aux dépens des exercices de langues et des "vraies études", des spécialités qui distraient plus qu'elles ne forment, lorsqu'elles ne sont pas exposées d'une manière complète et méthodique. Il est donc possible d'affirmer que Goethe est resté étranger au grand mouvement pédagogique, qui, à son époque, renouvelait le système d'enseignement appliqué dans les différentes principautés allemandes.

B. GOETHE ETUDIANT - L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

Il convient, maintenant d'examiner l'attitude de Goethe en face des Universités, et son opinion sur les études supérieures au temps de sa jeunesse. C'est un monde qu'il a infiniment mieux connu que celui des autres niveaux d'enseignement.

Ce n'est pas sans un certain déchirement, que Goethe se sépare de Francfort pour se rendre à Leipzig. Certes, il est heureux de quitter sa ville natale qu'il croit avoir prise en dégoût, depuis sa mésaventure avec Gretchen. Il aspire à vivre une vie d'étudiant, dans une ville universitaire. Mais il se sent, malgré tout, le cœur gros, même s'il se rend compte de la nécessité naturelle d'une telle séparation. Plus tard, il note, dans "Poésie et Vérité", qu'à une certaine époque les enfants éprouvent le besoin de se séparer de leurs parents, comme d'ailleurs les serviteurs de leurs maîtres, et les favoris de leurs bienfaiteurs. Ce désir est conforme à une loi de la nature. Nous veulent se tenir sur leurs jambes, désirent se rendre indépendants, vivre pour eux-mêmes sans tutelle, même en prenant le risque d'un échec possible (1. et V. II, 6, 242)

La première étape : Leipzig.

Tout en regrettant de ne pouvoir suivre, à Göttingen, les cours des célèbres professeurs Heyne, le grand philologue classique de son temps, et Michaelis, théologien et orientaliste, Goethe va rencontrer, à Leipzig, des professeurs de grand renom. Dans le sixième livre de Poésie et Vérité, il énumère les maîtres qu'il a connus, en particulier, le professeur Gellert (1715-1769) qui, depuis 1752, enseignait la poésie à l'Université, et donnait également un enseignement de la morale. Lorsque, à l'automne 1765, Goethe fit sa connaissance, il avait une cinquantaine d'années et était célèbre dans tout l'Allemagne. Le respect et l'amour que la jeunesse portait à Gellert était, écrit Goethe, extraordinaires.

Goethe s'empressa de demander audience à Cellert, et celui-ci le reçut aimablement. Mais il n'était pas facile d'aborder la maître flanqué de deux assistants que Goethe compare à des prêtres ayant la garde d'un sanctuaire dont l'accès n'est pas autorisé à tous. De nombreuses années plus tard, Goethe, devenu adulte, se souvenait encore du visage de Cellert, dont il avait conservé en mémoire chaque trait. Profondément impressionné par ce professeur célèbre, il reproduisait ses cours dans les lettres qu'il adressait à sa soeur, pour la tenir au courant de sa vie d'étudiant.

A côté de Cellert, l'Université de Leipzig s'honorait de la présence du professeur Morus, qui y enseignait le grec, le latin et, plus tard, la théologie. Le corps enseignant comptait, également, parmi ses membres, Ernesk, professeur de rhétorique et de théologie, et Wichterle, philosophe et spécialiste des langues anciennes.

Si Goethe fait l'éloge de ces professeurs, tous ne font pas sur lui, malheureusement, la même impression favorable. Il ne tire profit, ni des cours de philosophie, ni des cours de théologie, malgré, dit-il, un louable effort d'assiduité... du moins au début du semestre ! Il en fut de même de la logique, qui lui donnait l'impression étrange de devoir disjoindre, isoler et détruire les opérations de l'esprit que, depuis sa jeunesse, il dirigeait avec la plus grande aisance, et cela, afin d'en saisir le bon usage (F.etV. II,6,p.248).

Pour revenir à la théologie, Goethe avait l'impression d'en savoir sensiblement autant que le professeur, lui-même, quant à la nature du monde et à celle de Dieu (von dem Dinge, von der Welt und von Gott, glaubte ich ungefähr so viel zu wissen, als der Lehrer selbst"-II,6,248). Goethe fait preuve de la même absence de modestie, en ce qui concerne ses connaissances juridiques, pourtant limitées: "quant aux cours de droit, cela alla rapidement aussi mal, car j'en savais autant que le professeur jugeait bon de nous

en enseigner" Il est à noter que, dès cette époque, Goethe critique le verbalisme, la phraseséologie. il souhaite rencontrer, sans hélas le trouver, dit-il, un enseignement concret, apportant une connaissance solide de la réalité. Aussi juge-t-il inutile d'aller prendre en notes des notions déjà acquises chez son père, et parfaitement connues. Nous retrouverons ce même décevant constat en face de la philosophie, de la théologie et du droit, chez le professeur Faust premier monologue).

Après avoir critiqué sévèrement leur enseignement, Goethe s'en prend à l'âge des professeurs, et à l'influence de cet âge sur la qualité de leur pédagogie. Il distingue deux groupes dans le corps enseignant, aussi peu valables, l'un que l'autre, mais pour des raisons opposées: les jeunes professeurs n'enseignent que pour é instruire eux-mêmes, et, par là, sont en avance sur leur temps, s'ils sont des cerveaux de valeur. Mais, selon Goethe, ils n'acquièrent leur culture qu'au détriment de leurs auditeurs, car ils ne leur enseignent pas ce qui leur serait utile, mais ce qu'ils jugent nécessaire d'approfondir eux-mêmes. Quant aux professeurs âgés, beaucoup d'entre eux sont "depuis longtemps stationnaires" (schon lange Zeit stationär-F.etV.II,6,248), ils ne transmettent plus que des idées générales, et, pour les connaissances particulières, que des notions "que l'époque a condamnées, comme inutiles et fausses" (was die Zeit schon als unnütz und falsch verurteilt hat-II,6,p.249).

Le bilan dressé par Goethe de l'enseignement supérieur, tel qu'il prétend l'avoir connu, est donc presque entièrement négatif, en dehors de l'hommage rendu à quelques célébrités. Faut-il prendre, à la lettre, ces affirmations critiques ? Goethe était-il réellement de bonne foi, lorsqu'il évoquait ses souvenirs d'étudiant ? Il n'est pas impossible qu'il ait voulu, après coup, et de nombreuses années plus tard, justifier le peu de résultats obtenus, par le manque d'intérêt des cours. Quoi qu'il

en soit, on peut affirmer que Goethe n'a pas été un produit, et, à plus forte raison, un produit satisfait, de l'enseignement donné dans les Universités allemandes lors de ses études supérieures.

De même que Goethe, enfant, s'était formé hors des écoles officielles, ce n'est pas dans le "campus universitaire" que l'éducation de Goethe adolescent, s'est poursuivie, mais grâce aux relations qu'il a nouées, au dehors, avec des personnalités du monde littéraire, scientifiques, artistique, résidant ou de passage à Leipzig, ville universitaire, mais également une des capitales de l'édition à cette époque. Le septième livre de Poésie et Vérité décrit l'influence des grandes créations artistiques d'alors, sur Goethe en tant qu'artiste, et esprit religieux. Son admiration pour la Bible ne fait que croître, et les critiques malveillantes portées sur elle, l'indignent: "quant à moi, j'aimais et j'appréciais la Bible, car c'est, presque exclusivement à elle, que j'étais redevable de ma formation morale" (Ich, für meine Person halte sie lieb und wert, denn fast ihr allein, war ich meine sittliche Bildung schuldig-P.etV.II,7,p.274.)

Comme il s'était, plus jeune, employé à connaître tous les aspects humains de Francfort, Goethe s'efforce, maintenant, de rencontrer quiconque a un nom, dans le domaine des lettres ou des arts. On connaît sa célèbre entrevue avec Gottsched, à qui il voulait présenter Schloesser; Goethe se plaît à rappeler, qu'à la suite d'une fausse manœuvre, les deux étudiants furent introduits, avant que le maître n'ait eu le temps de mettre sa perruque.(P.etV. II,8,p.268).

Goethe ne se limite pas à ne fréquenter que des gens de lettres, ils l'intéresse, également, à tout ce qui peut élargir ses connaissances, en particulier dans le domaine scientifique. A la pension, où il prend ses repas, il se pour commensal le Conseiller Luwig, un méde-

cia, épris de botanique, et la société des convives est composée, entre autres, d'étudiants en médecine. Les heures durant, Goethe n'entendait parler que de sciences naturelles, et son imagination se trouvait dirigée vers de tout autres domaines que les arts.

Mais si Goethe s'intéresse, ainsi, à toutes les branches du savoir humain, l'art tient, malgré tout, la première place dans ses préoccupations. Il prend des leçons particulières chez Desern, directeur de l'Académie de dessin (Zeichnenschule), et il note que son professeur manque de dons pédagogiques. Plus exactement, Desern ne se proposait pas de rendre ses élèves (qui n'avaient pas l'intention de devenir des artistes), aptes à produire des chefs d'œuvres, il avait seulement le désir de développer leur goût, et leur sensibilité, pour qu'ils puissent apprécier une œuvre d'art et en saisir les lois. Grâce à Desern, Goethe découvre Winckelmann, dont il lire les œuvres avec application, et il se rendra même, à Dresde, pour visiter la célèbre Galerie des Antiques.. Goethe compare ce musée à un sanctuaire, et son admiration, dit-il, dépasse tout ce qu'il avait pu imaginer. Il se sentit, là, chez lui, première étape qui le conduira, en passant par l'Italie, au classicisme de sa maturité.

A cette époque, Goethe s'intéresse, également, aux estampes, et développe, par là, ses dons poétiques, en composant des poésies sur les sujets qu'elles traitent. Il rend visite aux graveurs et se fait même initier à leur art.

Le séjour de Goethe à Leipzig a donc été fructueux, pour sa formation, moins par les cours qu'il a suivis à la Faculté, et dont il n'a tiré, semble-t-il que peu de profit, que par les contacts qu'il a eus avec le monde des écrivains et des artistes. Aussi Goethe semble

est-il être assez injuste, envers ses sources d'enrichissement, lorsqu'il écrit: "dans mon état limité, devant l'indifférence de mes compagnons, la réserve de mes maîtres, l'isolement volontaire des habitants cultivés, ... je me trouvais contraint de tout puiser en moi-même (I. et V. II, 7, p. 262). Déclaration dictée par l'orgueil et le culte du moi, mais qui ne reflète que partiellement la réalité. Cette attitude le conduit à repousser toute autorité, à douter des grands hommes, et à rechercher des expériences personnelles (Lebenserfahrungen).

Goethe s'était assez peu sur la vie, elle-même des étudiants à Leipzig. Contrairement aux étudiants présentés dans le début du premier Faust, ceux de Leipzig sont bien élevés et pleins d'égards envers la population; mais il n'en est pas de même dans les autres Universités, il s'agit même plutôt d'une exception: "A Léna et Halle, la grossièreté était parvenue à son point extrême, la force physique, l'habileté à l'escrime, la débrouillardise la plus sauvage étaient à l'ordre du jour, un tel état d'esprit ne pouvant se maintenir et se développer, qu'à travers le vocarisme et l'ivrognerie la plus vulgaire (I. et V. II, 6, p. 252).

Aussi les étudiants de ces villes n'ont-ils que mépris pour les "bourgeois"; Par contre, à Leipzig, un étudiant ne pouvait que se montrer mondain, s'il voulait entrer en relation suivie avec les habitants riches et de bonne tenue. Goethe se serait senti profondément à son aise, si la coupe de ses vêtements, et son accent "oberdeutsch" ne lui avait ^{en} donné un complexe d'infériorité. Il put remédier rapidement au problème de la mode vestimentaire, mais non à celui de la prononciation.

Rentré malade à Francfort, en septembre 1768, Goethe s'aperçoit, avec étonnement, que les cours qu'il a suivis à Leipzig, l'ont, malgré tout, marqué, assez profondément. L'image qu'il donne, dans Poésie et Vérité,

du corps professoral et de l'enseignant universitaire, est donc tendancieuse, et relève nettement d'un parti pris certain. Il constate, en effet, en relisant les lettres écrites à sa soeur, qu'il lui redonnait, en professeur, l'enseignement qu'il avait lui-même recueilli, comme étudiant.

La convalescence de Goethe ne fut pas un temps mort pour le développement de sa culture, mais l'occasion de faire la connaissance d'un courant religieux, alors particulièrement à la mode. Sous l'influence de Mlle de Klettenberg, il s'initia au piétisme, et approfondit ses connaissances de la psychologie féminine mystique. Il idéalisa, plus tard, cette amie de sa mère, dans le personnage de Makarie, et son autobiographie, les Confessions de la Belle Ame. C'est également sous l'influence de Mlle de Klettenber, qu'il s'intéressera à l'alchimie, et à la chimie, observant avec intérêt les phénomènes de cristallisation qu'il obtenait dans son laboratoire de fortune. Goethe n'adhérera pas au piétisme et, dans les Années de Voyage, il refusera de laisser confier l'éducation d'enfants à Makarie. Néanmoins, l'influence de cette conception mystique de l'Univers renforcera, chez lui, l'idée de l'unité fondamentale de la création.

La seconde étape : Strasbourg .

Après Leipzig, Strasbourg., nouvelle étape dans la formation de Goethe, nouveau contact avec l'enseignement universitaire. Goethe est venu en Alsace, pour terminer, enfin, ses études juridiques, après le naufrage de Leipzig. Mais il ne peut absolument pas se résoudre à faire, du droit, le centre de ses préoccupations. Il reconnaît franchement que, s'il était venu à Strasbourg pour préparer sa thèse, ce fut un des aspects du caractère paradoxal de sa vie, qu'il considérait cette tâche capitale, comme annexe, mettant allégrement de côté tout souci concernant l'examen".

Malgré tout, il lui fallait soutenir une thèse, car, à son départ, il avait promis à son père, irrité par l'échec de Leipzig, de revenir "docteur" à Francfort. Le Conseiller, juriste et pédagogue, exigeait un travail sérieux, une thèse réellement valable. Malheureusement son fils recule devant une telle tâche, n'éprouvant, malgré une certaine bonne volonté, aucun intérêt pour le droit. Aussi rédige-t-il, en latin, un premier "mémoire", sur la nécessité pour le législateur, de fixer un certain culte, dont ni les clercs, ni les laïcs ne seront autorisés à s'écarter. On comprend que Goethe n'ait pas approfondi, avec passion, un tel thème. Aussi, le doyen de la Faculté loue-t-il, certes, cette dissertation, mais la refuse comme thèse de doctorat. Goethe bâcle alors une autre thèse, ou plus exactement, il rédigea cinquante six "propositions" qu'il "défendit" avec succès et il fut nommé licencié le 6 Août 1771 (Promotion zum Licenciaten der Rechte) ce titre délivré par la Faculté de Strasbourg, avait, en Allemagne, l'équivalence du grade de docteur. Goethe ne poursuivra plus d'études juridiques, mais il deviendra, plus tard, Docteur Honoris causa de l'Université de Iéna, en 1825.

Pas plus qu'à Leipzig, Goethe n'a trouvé à Strasbourg, à l'Université, de réels éléments de formation. Cependant, il reconnaît, qu'en dehors des cours, la vie universitaire est hautement enrichissants, par les contacts intellectuels qu'elle permet avec les penseurs de l'époque. Même si Goethe n'a pas été un étudiant modèle, il le reconnaît volontiers, il fut plongé, à Leipzig, dans une ambiance culturelle stimulante, et ce ne fut pas, pour sa formation des années perdues.

On peut affirmer que, de l'école à l'Université, ce ne fut pas réellement l'enseignement donné qui forma Goethe, mais le milieu ambiant, la vie de la cité. La fréquentation des hommes lui fournit les éléments de sa formation. Goethe a toujours recherché les contacts enri-

chissants qui s'offraient à lui.

Comme à Leipzig, Goethe, à Strasbourg, continue à s'intéresser à tout (sauf au droit). Il retrouve des étudiants en médecine, comme compagnons de table, et il note que ce sont les seuls étudiants à discuter de leur science et de leur futur métier, en dehors des heures de cours. Au second semestre, il suit des cours de chimie, avec le professeur Spielmann, d'anatomie avec Lobstein. Son goût pour les sciences naturelles apparaît lors d'un voyage dans les Vosges et en Lorraine, où il s'intéresse également aux techniques industrielles et aux problèmes sociaux. Il fait la connaissance de Salzmann, archiviste et pédagogue, mais surtout de Herder, avec qui il nouera une fructueuse et durable amitié; Goethe voit dans cette rencontre un événement capital, dont l'influence se fera sentir de longues années durant.

Si Goethe avait déjà souffert, à son arrivée à Leipzig, de la coupe provinciale de ses vêtements et des sourires que provoquait son accent du terroir, son amour propre fut encore plus piqué au vif à Strasbourg. C'est là qu'il se rendit compte de l'imperfection de ses connaissances en français. Il s'aperçut que sa maîtrise de notre langue était imparfaite, que son français était recherché, non naturel, et cette constatation lui fut douloureuse, car il aimait la langue française. Il s'en était pénétré depuis son enfance, lorsqu'il assistait aux représentations données à Francfort, pour les troupes françaises d'occupation, et il n'avait, depuis, jamais cessé de s'intéresser à notre littérature.

Malheureusement, il croyait avoir fait du français sa seconde langue maternelle, acquise par la pratique et la lecture des oeuvres littéraires classiques. Mais il n'avait reçu aucun enseignement systématique appuyé sur la grammaire. Son apprentissage de notre langue

avait été puisé à trop de langues disparates, par la fréquentation de domestiques, de soldats, d'acteurs de théâtre et les sources littéraires étaient, elles aussi des plus diverses. Goethe constate que son français est un habit d'Arlequin, un idiome babylonien, (ein babylonisches Idiom). Or, s'il avait choisi Strasbourg pour poursuivre ses études, c'était dans l'intention de parfaire ses connaissances en français.

Il constate, avec amertume, dans Poésie et Vérité, que son séjour strasbourgeois, en lui faisant constater ses carences linguistiques, et en lui faisant prendre conscience, par contre, d'un art qu'il crut purement allemand, l'éloigna à la fois de la langue et de la culture française (en apparence, du moins).

Goethe prend donc conscience du fait qu'il ne parlera jamais français comme un Français, et cette humiliation le rejette vers la culture purement allemande (sich mit Gewalt und Ernst der Muttersprache zu widmen (III, 11, p.281). Il cherche un héros allemand à admirer. Son choix le porte naturellement sur Frédéric II en qui il voit l'étoile polaire, autour de laquelle l'Allemagne, l'Europe et même le monde semblent tourner. Il ne semble pas voir que Frédéric II était un passionné de culture française.

En réalité, Goethe ne parvient pas à se détourner de notre culture. S'il ne peut tolérer qu'on accuse les Allemands de manquer de goût, il poursuit, malgré tout, l'étude de la langue française, ou, plus exactement, l'étude de la littérature française, lisant Voltaire qu'il critique, Les Encyclopédistes, qu'il trouve trop "techniques", Diderot, pour lui plus proche des Allemands (war nahe genug mit uns verwandt (III, 11, 487) car il est un vrai Allemand dans ce que les Français lui trouvent comme défauts ("wie er denn in alle dem, weshalb ihn die Franzosen tadeln, ein Wahrer Deutscher ist (III,

12,p.487). Il connaît bien Rousseau, dont il approuve la critique de la société, mais il ne mentionne pas son rôle pédagogique, qui, curieusement, ne semble pas l'avoir intéressé à cette époque. De même il fait mention de l'expulsion des Jésuites, sans parler de leur oeuvre éducative.

Goethe, qui se croit débarrassé de la tutelle française, incompatible, selon lui, avec les exigences d'une pensée réellement allemande, se cherche, en littérature, un nouveau guide. Curieusement, celui-ci ne sera pas un Allemand, mais Shakespeare. Goethe croit découvrir en lui, l'opposé de ce que lui offrent les écrivains français, dont la poésie lui semble fade, la critique uniquement destructive, la philosophie abstraite et insuffisante. Shakespeare le conduit à des conceptions poétiques et à des joies spirituelles plus élevées(III,11,p.492.).

Ce n'est pas le lieu de traiter ici, de l'influence de Shakespeare sur le jeune Goethe. Notons, toutefois que le dramaturge anglais tiendra une grande place dans la première partie des Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister. Il y incarne le théâtre, et, à travers lui, une certaine conception de la formation de l'homme. Mais Goethe ne s'attardera pas, sur cette époque de sa vie, et, dans la suite de son roman, il rejettera délibérément, le théâtre, en tant qu'instrument pédagogique et moyen d'éducation.

Comme il l'avait fait à Leipzig, Goethe continue, à Strasbourg, à s'intéresser avec passion, non seulement à la littérature, mais aux arts plastiques. Mais on s'aperçoit qu'il hésite encore entre le style classique et le style gothique. Il n'a pas fait de choix définitif. Si la vue de la cathédrale de Strasbourg lui cause un choc^{et} si, à travers elle, il comprend et défend l'art gothique, il se rend, néanmoins à Mannheim, pour

visiter la Salle des Antiques, et reconnaît que la contemplation d'un chapiteau de la Rotonde le remplit d'admiration et ébranle sa foi, toute neuve, dans l'architecture gothique (mein Glaube an die nordische Baukunst etwas zu wanken anfing-P. et V. III, 12, p. 502).

Le passage à Strasbourg a donc enrichi Goethe dans le domaine de l'art, en ajoutant à la culture classique, qui l'avait formé depuis son enfance, la connaissance de l'art gothique.

A côté de son éducation esthétique, Goethe poursuit systématiquement le développement de ses qualités de caractère; il porte un soin tout particulier à affirmer sa maîtrise de soi, et cette éducation de la volonté est une constante de sa formation. Il s'efforce de supporter la vue du laid, de l'horrible, ce dont il était incapable, étant enfant. Il lutte contre sa tendance au vertige, en grimpant le plus haut possible, dans le clocher ajouré de la cathédrale de Strasbourg. Il poursuit des études d'anatomie, non seulement par désir d'augmenter ses connaissances, mais pour vaincre sa répulsion instinctive devant les cadavres. C'est dans une intention semblable, qu'il visite la clinique du Dr. Ehrmann, et assiste aux cours d'obstétrique du fils de ce praticien. Il parvient à ce point de maîtrise de lui-même que rien, affirme-t-il, ne peut plus le troubler (aus der Fassung setzen-LL, 9, p. 375).

Affirmer sa volonté paraît à Goethe d'autant plus nécessaire, qu'il découvre, en lui, une autre source de danger, pour l'équilibre de sa personnalité. Son imagination lui fait redouter l'obscurité, les cimetières, les lieux déserts, les églises, les chapelles la nuit. Il parvient, ici encore, à s'endurcir au point de ne plus pouvoir, dit-il, ressentir en lui, le frisson de la peur

Goethe s'éduque lui-même^{et} pour l'essentiel

de sa formation, par le contact des oeuvres littéraires, des artistes, des personnalités scientifiques, par une action volontaire sur lui-même, pour vaincre ce qui lui paraît être un danger pour le plein épanouissement de son être. Il est assez allergique aux cours des professeurs qui ne lui apportent, pense-t-il, que peu de choses. Il s'aperçoit, en effet, rapidement que la lecture des livres, et la conversation avec des interlocuteurs de valeur, lui rapportent infiniment plus que l'audition de cours ex cathedra. Il reconnaît au livre l'avantage de permettre la relecture, le retour en arrière, l'interrogation pour méditer, avantages que ne saurait présenter l'enseignement magistral.

Quant à l'enrichissement par la fréquentation de personnes cultivées, il faut reconnaître, que les circonstances, le hasard, ont permis à Goethe de rencontrer un nombre important de personnages, écrivains, philosophes en particulier, déjà célèbres, ou appelés à le devenir. Se souvenant de cette période, Goethe a pu faire du quatorzième livre de Poésie et Vérité, une véritable galerie de portraits réunissant les écrivains qu'il avait connus, au cours de ses "études" universitaires: Lenz, Klinger, Lavater, Basedow, les frères Jacobi; et principalement Herder. Basedow, mérite lui aussi une mention spéciale, compte tenu de l'importance de ses idées pédagogiques.

Certes, Goethe ne fut pas un "disciple" de Basedow, il était rebuté par le comportement excentrique et marginal du personnage qui manquait de tact et de courtoisie, même à l'égard de personnes dont il sollicitait l'aide financière. Mais Goethe approuvait certaines idées de Basedow, en particulier, le désir de rendre tout enseignement vivant et naturel. Cependant, sur le plan pédagogique, il n'appréciait pas les dessins illustrant l'ouvrage de Basedow, l'"Elementarbuch" trouvant qu'ils manquaient de netteté.

On peut considérer que les études supérieures de Goethe sont terminées lorsqu'il quitte Strasbourg. Le séjour à Weizlar n'entre pas dans le cadre des rapports de Goethe étudiant avec les Universités qu'il a fréquentées.

Comme nous venons de le voir, le critique que Goethe a faite de l'enseignement donné par les Facultés à l'époque de sa jeunesse, est plus détaillée que celle qu'il avait faite, des établissements et des méthodes d'enseignement de l'enseignement "primaire" et "secondaire", selon notre terminologie. Cette différence s'explique par le fait que Goethe parle d'après sa propre expérience, lorsqu'il critique l'enseignement supérieur, alors qu'il n'avait pratiquement pas connu les écoles publiques, et n'avait jamais fréquenté un établissement secondaire.

Goethe, tout en rendant hommage à la personnalité de certains professeurs et à la valeur de leur enseignement, critique la lenteur, la monotonie, le manque de vie des cours, qui eurent vite raison de son enthousiasme du début, et de son intention première de devenir professeur de faculté. Il regrette le particularisme forcené des Universités allemandes, qui tiennent à avoir, chacune, sa personnalité propre. Pour lui, aucune généralité de culture ne peut s'établir en Allemagne, chaque localité persistant dans son caractère et poussant à bout ses singularités.

Goethe n'a jamais partagé l'optimisme de l'ère des lumières! La science, telle que les Universités l'enseigne, lui paraît une lamentable parodie de la vraie recherche. Dans le premier Faust, Wagner est le type même, du "savant" de l'ère des lumières, pédant, stérile, naïvement orgueilleux, ayant le culte du détail. Goethe semble, curieusement passer sous silence les découvertes scientifiques de son temps.

Dans sa critique de la pédagogie de l'enseignement supérieur, Goethe est voisin, sinon disciple de Rousseau, qui reprochait à l'enseignement de son temps de mépriser la vie; de ne pas préparer la jeunesse à jouer un rôle utile dans la société: "Quand je vois, écrit Rousseau au Livre IV de l'"Émile", que dans l'âge de la plus grande activité, l'on borne les jeunes gens à des études purement spéculatives, et qu'après, sans la moindre expérience, ils sont tout à coup jetés dans le monde et dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raison que la nature, et je ne suis plus surpris que si peu de gens sachent se conduire. Par quel bizarre tour d'esprit, nous apprend-on tant de choses inutiles tandis que l'art d'agir est compté pour rien? On prétend nous former pour le société et on nous instruit comme si chacun de nous devait passer sa vie, seul dans sa cellule, ou à traiter des sujets en l'air, avec des indifférents".

Nous trouvons dans Poesie et Vérité, la critique de l'Université, dans le premier Faust, sa caricature. Le Professeur Faust est conscient du peu de valeur de son enseignement, il sait "qu'on ne peut rien savoir", et que ses cours n'amélioreront, ni ne convertiront les hommes. Sans contact avec la vie, coupé de la nature vivifiante, il n'est entouré que d'"ossements desséchés et de pourriture". Sa science n'est que livresque, et le parchemin ne saurait représenter la vie. Le peu que l'on sait est inutile, et ce qu'il faudrait savoir, on l'ignore. On retrouve la même critique désabusée, de l'enseignement universitaire, dans la pièce humoristique de Goethe Dieux, Héros et Wieland.

Quant aux étudiants, Goethe les présente, dans Faust, sous deux aspects, soit paillards et ivrognes, dans la cave d'Auerbach, soit naïfs, confiants, comme le jeune homme qui arrive à l'Université, plein d'illusions, et qui rencontre Méphistophélès à la place du professeur

Faust. Il se voit proposer un programme d'études dans lequel Goethe reprend, sous une forme ironique, ce qu'il avait exposé dans "Poésie et Vérité" à propos des cours de logique, de théologie et de droit, cours qu'il avait, lui-même, suivis à l'Université.

Plus tard, Goethe, devenu ministre, sera amené, par l'exercice de ses fonctions à s'intéresser à l'Université d'Iéna et aux recherches scientifiques. Il entreprendra des travaux personnels en géologie, en botanique, en zoologie, en ostéologie, en optique, en météorologie; Sa célèbre "Théorie des Couleurs" est un travail de spécialiste, même si elle est des plus contestable sur la plan scientifique.

Au cours de ses recherches sur les sciences de la nature, Goethe inventera une nouvelle manière d'appréhender le fait scientifique qui est, pour lui, lié à l'homme, et aux "Idées" que celui ci porte en lui.

L'examen de l'attitude de Goethe, en face des systèmes d'éducation appliqués à l'époque de son enfance et de sa jeunesse, nous force de reconnaître qu'il a porté assez peu d'intérêt à la pédagogie qui se pratiquait dans les établissements officiels et dans les institutions privées. Sa critique de l'école primaire est partielle et il n'a pas vu, ou l'a négligé, l'effort, pourtant intéressant, accompli, alors, pour scolariser la masse du peuple et former des maîtres compétents. Des écoles secondaires, protestantes ou catholiques, il ne dit rien, et, de l'Université, il ne garde que le souvenir de cours généralement insipides; ~~et~~ il se borne à reconnaître l'influence heureuse des contacts humains qu'il y a noués avec certains grands esprits de l'époque, qu'ils appartiennent, d'ailleurs, ou n'appartiennent pas à l'Université.

La critique de Goethe est superficielle, Il ne propose aucune solution, ne fait pas mention des réformes capitales de l'époque en pédagogie. Aucune allusion n'est faite au formidable essort des Universités allemandes, au cours de cette période. Il semble ignorer l'oeuvre de Humboldt en Prusse en 1804; Or Goethe avait connu personnellement de nombreux pédagogues. Il avait eu, avec Basedow, des échanges de vues et avait reconnu "qu'il mettait sur le tapis, la seule chose qu'il fût nécessaire, à savoir une meilleure éducation de la jeunesse". Il avait été l'ami de Herder, avait fait la connaissance de Pestalozzi, mais sans avoir, semble-t-il réfléchi sérieusement à leur doctrines pédagogiques sans leur avoir opposé des vues personnelles sur les problèmes d'éducation.

Si l'on peut conclure de l'attitude ^{de} Goethe, qu'il ne s'est pas directement intéressé aux courants réformateurs de son époque, qu'il ne les a pas étudiés dans le détail, il faut reconnaître, par contre, que le thème de la formation de l'homme, du nécessaire développement de sa personnalité, dans son indépendance d'abord, dans son insertion ensuite dans la vie sociale, revient comme un leitmotiv, dans la plupart de ses grandes oeuvres. Or, n'est-ce pas là, une préoccupation éminemment éducative, le signe d'un penchant pédagogique certain ? Cette notion de formation n'a cessé de le préoccuper. Il déclare dans Poésie et Vérité que travailler à sa propre formation morale, c'est ce que l'homme peut entreprendre de plus simple et de plus opportun, une impulsion innée l'y porte, l'intelligence et l'amour des hommes l'y conduisent, l'y contraignent même dans le vie sociale.

C. L'AUTOEDUCATION DE GOETHE.

Si l'on est forcé d'admettre que ni l'école, ni les cours privés, ni la fréquentation de l'Université

ne rendent compte de la formation réelle de Goethe, du moins pour sa plus grande partie, on est conduit à examiner le rôle principal, joué chez lui, par l'auto-éducation. Goethe a été, en effet et dans une large mesure, son propre formateur.

Nous avons vu quelle éducation scolaire et universitaire Goethe avait reçue au cours de son enfance et de son adolescence. , mais que cet apport , sans être, certes, négligeable, était, dans la formation de Goethe, d'un moindre poids que l'enrichissement de ses expériences personnelles et à l'effort constant d'autoformation que Goethe avait dû soutenir sa vie durant. L'école, les leçons des précepteurs, l'université n'ont que contribué à l'édification d'une personnalité enrichie avant tout par la vie, et par une volonté consciente de son action.

Les oeuvres de Goethe reflètent cette aspiration permanente vers la réalisation de son être propre. "Entre l'oeuvre de Goethe et sa vie, il existe une harmonie unique, car il n'a jamais cessé de travailler à l'élaboration de sa personnalité, à sa propre "Bildung"; et il convient d'assigner à ce terme, que traduit très imparfaitement le français "formation", un sens presque religieux; c'est sa vocation d'élever toujours davantage, la pyramide de son existence" (Angeloz-"Goethe"p.12).

Le mot "autoéducation" est assez imprécis et sonne mal en français. Dans son livre Goethe et le problème de l'Autoéducation (Goethe und das Problem der Selbsterziehung-Marburg, 1940), Théa Stracke distingue "Selbsterziehung" et "Selbstbildung". L'autoéducation (Selbsterziehung) serait la formation de soi par soi-même, c'est-à-dire le combat en vue de la perfection morale, l'autoformation visant plutôt l'acquisition de biens culturels. (Selbsterziehung ist die Erziehung

seiner selbst durch sich selbst, das heisst also, das Ringen um die ethische Vollendung mit Selbstbildung, mehr die seelische Aufnahme von Kulturgütern gemeint ist"p7). L'autoformation est alors une forme de l'autoéducation (Selbstbildung ist eine Art der Selbsterziehung). Cette définition met en valeur l'idée d'un combat (ein Ringen) d'une lutte incessante et Théo Stracke ajoute que toute la vie de Goethe fut un combat pour atteindre la pleine réalisation de son être, une aspiration à la beauté de la pure humanité, dont il voyait le modèle réalisé dans l'art antique.

On retrouve la même conception chez A. Fuchs qui, parlant de la Vème Symphonie (3ème et 4ème mouvement de Beethoven, écrit : "On le rencontre qui a pris forme dans ces sons, le choc de l'individu et de la vie, cette donnée la plus substantielle et la plus intime de l'oeuvre de Beethoven est aussi le grand sujet de Goethe qui a pu s'appeler véritablement un "combattant" et il ajoute "j'ai parlé de la victoire qui est inscrite sur le visage de Goethe. Ce fut une victoire durement remportée sur un adversaire qui était pour une bonne part, la personnalité même de Goethe... Il faut faire la première place au tempérament, qui est celui d'un instable, d'un violent et d'un extrémiste", (Goethe et son Temps, Conférence du 2 Juin 1949, publication de la Faculté des Lettres de Strasbourg).

Le Combat aux multiples phases, qui laisse Goethe transformé, faisait de lui, progressivement, un homme nouveau, malgré tout fidèle à son "daimon", ce génie propre qui impose des limites infranchissables (unübersteigbare Schranken). Dans le premier livre de Poésie et Vérité, Goethe souligne, lui-même, l'importance des caractères immuables, imposés par la nature, à chacun de nous : "L'homme peut bien se tourner dans toutes les directions, il peut entreprendre ce qu'il veut, il sera tou-

jours ramené à la voie, que la nature lui a, une fois pour toutes, tracés (der Mensch mag sich wenden, wohin er wäll, er mag unternehmen, wa es auch sei, stets würd er auf den Weg wiederkehren, den ihm die Natur einmal vorgezeichnet hat).

Mais, dans le cadres de la loi imposée par son "génie", Goethe a vécu une série de métamorphoses "mourant à ce qu'il était pour devenir ce qu'il devait être", sans que jamais l'être nouveau ne rejetât l'être ancien, considéré pourtant par lui, comme une erreur. Cette "pyramide de son existence est faite de strates également valables, même si compte seule à ses yeux, la pierre de faite" (Angellaz, Goethe, p.10).

Ce même critique distingue trois sortes de métamorphoses, la première étant le développement de ce qui était déjà en Goethe, notamment par l'éducation qu'il reçut de sa famille, et de ses années d'études à Leipzig. La seconde constitue l'évolution, provoquée par l'acquisition de ce qui n'était pas en lui, par la rencontre et l'apport de Herder par exemple. La troisième serait la véritable métamorphose dont les leçons de Weimar nous fournissent le type, une révolution contre lui-même, qui l'amène à ne plus suivre sa ligne antérieure, soit dans sa vie, soit dans sa création poétique. Cette division nous paraît un peu schématique, voire même, un peu arbitraire, car nous retrouvons, facilement dans chacune de ses trois phases, des caractères propres aux deux autres.

Il semble, en effet, qu'il y ait toujours eu en réalité, chez Goethe, lutte, mais aussi, interaction de son génie propre et du monde qui l'entourait. Le développement de sa personnalité fut le produit de cette interaction ("das geistige Wachstum ist ein Zusammenwirken von Innen- und Aussenwelt"-Oldenberg, Grundlinien der Pädagogik Goethes, p.19). Le thème reste constant,

c'est l'opposition entre la conduite arbitraire de l'individu et la soumission de ce dernier, volontairement à la loi générale.

Il ne nous est pas possible de suivre, ici, pas à pas, les différentes étapes de la formation de Goethe, ce qui nous conduirait à reproduire³² biographie dans le détail et ce n'est pas l'objet de ce travail. Il nous faut, toutefois, en marquer les points principaux, permettant de retracer une évolution qui, par un effort constant de soi, a conduit le jeune révolté de Leipzig et de Strasbourg, au "Sage" de Weimar. Goethe étant, à la fois, "un grand poète, un sage, un exemplaire magnifique de belle et haute Humanité" (Lichtenberger, "Goethe" p.1), il est nécessaire de voir comment il est parvenu à se former, à s'éduquer lui-même, comment il a été son propre éducateur.

Toute une bibliographie traite du jeune Goethe; il donne lui-même une peinture, à peu près fidèle de sa jeunesse, dans Poésie et Vérité. Jeunesse ardente d'un révolutionnaire fougueux, entrant en lutte contre ce qu'il considère comme les faux dieux de l'époque: le rationalisme utilitaire, le pédantisme universitaire, l'hypocrisie de la morale: bourgeoise, célébrant, par contre, la nature féconde, l'aspiration vers le génie créateur, s'enthousiasmant pour Shakespeare, Erwin von Steinbach, Homère, Ossian, Hans Sachs, Dürer.

C'est l'époque, où Goethe crée des titans, proclamant, bien avant Nietzsche, la suprématie du Surhomme: Götze, héros de l'action, Faust, héros de la pensée, Werther, héros du coeur, Prométhée, héros de l'opposition aux dieux. Goethe réclame la liberté contre la Loi, prêche la révolte contre Dieu avec Prométhée, contre l'autorité avec Götze, contre les conventions sociales avec Faust et Werther, contre le mariage avec Clavigo.

La route allait être longue de cette période

de fougue, au calme, tout au moins apparent, de l'époque weimarienne. Longue évolution, mais évolution sans heurt naturelle, comme les métamorphoses observées dans les Sciences naturelles. Le titan s'élève progressivement par paliers à la maîtrise de soi. "Cet épanouissement se produit par étapes. L'autoéducation doit tenir compte des seuils naturels, elle est autodéveloppement par métamorphoses" (Diese Entfaltung geht stufenweise. Die Selbsterziehung hat die natürlichen Stufen zu berücksichtigen, sie ist Selbsterziehung durch Metamorphose. - Goethe und das Problem der Selbst erziehung - théa Stracke p.18).

Cette évolution est conditionnée par les qualités innées de l'homme, elle est la réalisation progressive des forces propres à l'individu, réalisation conforme à sa loi interne, aucune formation à contre-courant ne saurait réussir. Il s'agit donc d'un épanouissement comparable à la poussée d'une plante en partant de la graine. Ce parallélisme entre la réalisation d'un homme et celle d'un végétal, est une notion capitale, sur laquelle il y aura lieu de revenir, car elle rattache l'être humain à l'ensemble de la Création.

Tout en s'élevant à la maîtrise de soi, Goethe apprend à s'adapter à son milieu, à s'intégrer à la société, en se résignant à sa condition de créature finie, sous l'influence, sans doute, de Mme de Stein, mais aussi par le contact direct avec les problèmes concrets posés par ses fonctions politiques et administratives. Le début de cette période de maturité classique, que l'on peut, assez arbitrairement fixer de 1775 à 1805, avant le voyage en Italie, correspond à l'installation à Weimar. Goethe, après une phase encore tumultueuse, de vie assez déréglée avec le jeune duc de Weimar ressent un besoin grandissant d'équilibre, d'une recherche en toutes choses de la juste mesure.

Le soin des affaires de l'Etat n'a pas été, pour Goethe un violon d'Ingres, un passe temps. Il s'y est consacré avec beaucoup de conscience professionnelle, sentant que le

Stürmer qu'il avait été, et qui sommeillait encore en lui, avait besoin d'une activité pratique, devait jouer un rôle utile dans le monde de l'Ordre et de la Loi. L'amour des hommes le pousse au besoin d'être utile et, par là, en même temps, de purifier et d'élargir sa personnalité.

Soucieux également de charité sociale, Goethe, administrateur, est ému par la misère des tisserands, la détresse des mineurs d'Ilmenau, le sort lamentable des paysans écrasés de charges et d'impôts. Il s'aperçoit que l'idée doit soutenir un appel à l'action. "La jouissance est vulgaire, l'action est Tout" (geniessen ist gemein, die Tat ist alles-Méphistophélès à Faust). L'action n'est pas bassement matérielle, elle apparaît lourde d'un sens spirituel. "Rapport établi entre moi et le monde, elle préserve l'individu de l'isolement, de l'introversioⁿ qui risque de le fausser, lui et ses jugements. Comme l'action est, chez Goethe, largement désintéressée, elle représente aussi une victoire sur l'égoïsme, victoire morale... elle est le triomphe de l'esprit sur la matière" A.Fuchs op. cit.p.24).

C'est aussi par l'action qu'on apprend à se connaître soi-même et non par la contemplation. La connaissance n'est vraie que quand elle est féconde et se prolonge par l'activité pratique. Faust, vieillissant, s'adonne à une activité limitée en vue d'une fin utile à la collectivité. Il en sera de même de Wilhelm Meister qui renoncera au développement complet de son moi, pour s'intégrer comme citoyen efficace, dans une société ordonnée. C'est donc sur l'action sociale, sur l'insertion dans la société, que doit déboucher toute formation valable.

Goethe ne s'est pas borné à faire accomplir une tâche sociale à ses héros, il s'est efforcé lui-même

de faire oeuvre utile comme ministre, directeur de théâtre, administrateur, se passionnant pour les questions sociales de son époque, ayant une vue quasi prophétique des grands problèmes qui allaient agiter le XIXème siècle. Il a ressenti la nécessité d'insérer l'homme dans la société, un homme obligatoirement nouveau dans une société devenue nouvelle; l'éducation de l'individu devait devenir celle de l'homme social. (Erziehung des Individuums zum Gemeinschaftsmenchen-Korff Geist der Goethezeit p.641).

Cet homme social se réalisera par sa soumission à la Loi, mais par une soumission active, qui deviendra la véritable réalisation de son moi: "l'essentiel de l'insertion de l'individu dans la société ne réside pas dans sa passivité... mais dans ses réalisations positives" (das Wesentliche der Einordnung in die Gemeinschaft, besteht nicht in der Passivität, sondern in der Aktivität-THéa Stracke op.cit.p.32). Si le renoncement peut être douloureux, la collectivité qui nous l'impose nous en dédommage en nous faisant participer à sa totalité. C'est elle qui devient la mesure de l'homme, donne à chacun sa place, son sens.

Cette soumission aux lois de la société, ce sens du service social à accomplir pour se réaliser soi-même donne à la notion de profession un relief particulier; la profession devient le centre des rapports de l'individu et de la société. C'est dans le cadre de sa profession que l'homme se cultivera, se réalisera lui-même, dans une limitation volontaire, mais une limitation source d'approfondissement. Se cultivant dans un domaine précis, l'homme n'aura-t-il pas l'impression de s'enfermer dans une spécialisation, d'y étouffer? "Toute culture est une prison dot les grilles irritent ceux qui les longent, contre les murs de laquelle ils peuvent se heurter, mais celui qui, à l'intérieur de cette enceinte, se cultive, celui-là se crée lui-même ses limites, mais

le résultat est l'acquisition d'une vraie liberté: (jede Bildung ist ein Gefängnis, an dessen Eisengitter Vorübergehende Aergernis nehmen, an dessen Mauer sie sich stößen können; der sich Bildende, darin Eingesperrte, tötet sich selbst, aber das Resultat ist eine wirklich gewonnene Freiheit-Gespräch und Unterhaltung -II).

Cette position de Goethe est elle contraire à la culture générale ? Il serait étrange qu'un homme comme lui, curieux de toute activité humaine, soucieux de connaître toutes les réalisations scientifiques ou artistiques de son temps, ait été hostile à la culture générale. Ne déclarait-il pas lui-même à Riemer (1807), qu'une culture spécialisée n'était pas une culture (einsige Bildung ist keine Bildung). Les connaissances scientifiques de Goethe n'étaient elles pas celles d'un dilettante éclairé plutôt qu d'un spécialiste ? et sa culture n'était elle solide que dans le domaine artistique ? Goethe est un dilettante en science, en histoire ou en philosophie, remarque Lichtenberger (Goethe, p.25), en ce sens qu'il est resté en dehors de la caste des spécialistes, mais sa puissance de pensée était exceptionnelle. "Dans le domaine scientifique, Goethe a choisi des questions bien délimitées qu'il a oeuvrées à l'exclusion de tout le reste et qu'il a pu, dès lors, étudier à fond, non point en simple amateur, mais véritablement à la façon d'un spécialiste" (Lichtenberger p.36).

Peut-être cette opinion sur Goethe "scientifique", est-elle un peu trop favorable au poète; même sur des questions précises, il ne peut être considéré comme un véritable homme de sciences, à plus forte raison pour un savant. Il n'a su voir, en particulier le rôle déterminant qu'allaient prendre les mathématiques dans la science moderne, mais, si ses travaux en optique sont plus que discutables, ses recherches en scien-

ces naturelles sont, dans l'ensemble, fort estimables, et certaines furent célébrées par l'Académie des Sciences de Paris.

Ce sens de la limitation, du renoncement, de l'oeuvre utile à la société pouvait conduire Goethe, loin des aspirations idéalistes et révolutionnaires du Sturm und Drang, vers un utilitarisme petit bourgeois. Est-il parvenu à sauver cet idéal de l'homme complet, épanoui selon ses propres normes ? Il semble que ce soit en célébrant, à la fois la spécialisation dans le domaine des connaissances et l'action socialement utile, que Goethe réalise l'homme complet, au delà de son égoïsme mesquin, de son égocentrisme naturel, par une victoire morale qui est celle de l'esprit sur la matière.

Cette harmonie entre l'homme et l'Univers est le but que doit s'efforcer d'atteindre toute éducation. Albert Fuchs note ("Goethe et notre temps, p.32) que toutes les oeuvres de Goethe "cherchent le point de rencontre évoqué déjà dans le Shakespeare-Rede de 1771, "Le jeune homme de vingt deux ans y parle du heurt entre la liberté postulée et réclamée par notre personnalité, et le déterminisme de la marche du monde, autrement dit du heurt de notre moi qui se veut autonome et d'une loi qu'il ressent comme hétéronome. Or, pour la conduite de la vie, il s'agit de savoir jusqu'à quel point, cette hétéronomie devra et pourra être acceptée comme valable aussi pour l'individu, et être changée en autonomie.. le problème posé est celui de notre insertion dans le monde, celui de notre éducation."

Cette insertion dans le monde, tel qu'il est, conduit-il à un renoncement débouchant sur un nivellement social, conservateur et égalitaire. La forte personnalité, chère au jeune Goethe, devra-t-elle se plier

au joug des nécessités de la vie pratique., "rentrer dans le rang" d'une société qu'elle ne saurait ni briser, ni modifier ? L'ordre social doit-il, bon gré mal gré, triompher ? La question peut se poser, n'est-on pas, en effet, allé jusqu'à prétendre que Goethe préférerait une injustice au désordre, mot célèbre, qui, pris en dehors de son contexte, a fait parfois passer Goethe pour un réactionnaire farouche, bien confortablement à l'aise dans le système politique de la "Sainte Alliance." La pensée profonde de Goethe semble être bien différente, en réalité, de cette demie caricature. L'élan vital, propre à une forte personnalité, loin d'être étouffé, sera récupéré, utilisé, dirigé dans un sens social, en vue du bien du prochain. Une telle personnalité sera appelée à occuper une place de premier plan, on lui confiera un rôle de chef dans la nouvelle société. C'est par l'action de chefs que les autres hommes seront appelés à s'élever, mais cette action s'exercera dans un sens désintéressé, elle tendra vers un but altruiste, faire que les hommes n'aient justement plus besoin de chefs. Du moins tel est l'idéal à rechercher, mais il n'est évidemment pas près d'être atteint.

L'éducation, telle que la conçoit Goethe, débouchera donc sur la politique, mais sur une politique d'éducation générale.

C'est donc par un processus d'autoéducation consciente, par une vision claire des possibilités et des défauts de sa personnalité, que Goethe est parvenu à développer celle-ci, à la fois conformément à ses lois propres et en harmonie avec les lois qui régissent la société et le monde. Homme de génie, il a été son propre éducateur, par une remarquable maîtrise de soi, par un véritable dressage de sa volonté. Sa vie entière

il n'a cessé de construire, ce que les critiques ont appelé la "pyramide" de son existence. Poésie et Vérité donne le reflet, dans l'ensemble assez objectif, de cette formation, les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage de Wilhelm Meister sont la transposition sous la forme de romans pédagogiques, de cette formation une conception de l'éducation, telle que Goethe la concevait au soir de sa vie.

Avant d'étudier ces différentes oeuvres, il convient d'examiner dans quelle mesure Goethe a pratiqué, lui-même, l'art d'instruire et d'éduquer. Tel est l'objet du IIIème Chapitre.

++++